

Comment on fête Noël

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 52

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190706>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50

ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

1888.

Les journalistes ont généralement l'habitude, à cette époque, de servir à leurs lecteurs une espèce de revue des événements de l'année écoulée, accompagnée de réflexions parfois tristes, de regrets, de critiques tardives, qui ne peuvent, hélas ! modifier en quoi que ce soit les faits accomplis.

Eh bien, si le *Conteur*, à l'exemple de ses confrères de la presse, jette un coup d'œil sur les douze mois écoulés de 1888, à part quelques douloureux événements, qui ont, du reste, éveillé, au moment donné, un digne et sympathique écho dans le cœur et le patriotisme de tous les bons citoyens, nous n'y trouvons rien dont nous ne puissions nous réjouir et nous féliciter.

Nous avons vu l'année dernière débiter par un fait d'une haute importance pour notre pays ; nous voulons parler de l'institution définitive et du recrutement du *landsturm*. Dès l'organisation de cette armée de vétérans, d'hommes rompus aux luttes de la vie, de soldats rassis, le calme s'est établi tout autour de nous, dans tous les centres diplomatiques !...

En Allemagne, les discours du trône ont immédiatement pris un caractère plus modéré. — En Angleterre, on a compris qu'on ferait beaucoup mieux de s'occuper de l'Irlande que de tout autre chose. — L'Italie cherche à nous être agréable, indirectement, en faisant des m'amours à l'ambassadeur de la République française, notre voisine et notre amie. — Enfin la Russie et les Etats-Unis s'estiment chaque jour plus heureux que leur situation géographique ait mis, entr'eux et nous, une distance respectable !

Autre agréable aubaine : Nous avons eu le plaisir, cette année, de palper d'une main complaisante le gros et généreux legs de Rumine, qui nous permettra de transformer notre vieille Académie en Université, et d'en faire un foyer de sciences et de lumières, grâce auxquelles nous compterons bientôt au nombre des peuples les plus éclairés de la terre, en dépit du gaz lausannois !...

Nous avons vu, en outre, des conseils de communes voter d'enthousiasme des millions en faveur de la grande entreprise du Simplon, sachant fort bien que si, dans un autre ordre d'idées, la foi seule peut transporter et percer les montagnes, il est des circonstances où il est toujours prudent d'y ajouter quelques écus.

Oui, l'année 1888 a été, pour nous, fertile en choses utiles et intéressantes. Citons encore la réunion, à Lausanne, de l'Institut de droit international. Et, à ce propos, une chose bien réjouissante est à noter dans le discours de celui de nos magistrats chargé de souhaiter la bienvenue à la savante Compagnie. Tout en constatant le peu de titres que notre petit pays, notre modeste ville de Lausanne, avait à l'honneur de la recevoir, il a cependant rappelé qu'au onzième siècle, alors que nous étions en proie à l'anarchie féodale, aux guerres incessantes des petits souverains qui se partageaient le territoire, la colline arrondie de *Mont-Riond* avait été le théâtre d'une déclaration importante de droit international, dans la proclamation de la *Trêve-de-Dieu*, par la bouche de l'évêque Hugues, à tout un peuple assemblé. *Pax, Pax, domine!* (la paix, la paix, Seigneur, la paix !)

Eh bien, ce grand fait historique, rappelé par un de nos magistrats, ne contient-il pas en soi un précieux enseignement ? ne nous laisse-t-il pas entrevoir le jour où nous aurons notre *trêve politique*, effaçant toutes nos dissensions, et nous offrant le consolant spectacle de la *Gazette* et de la *Revue*, des *blanc* et des *verts*, des libéraux et des radicaux se confondant dans une même accolade sur le *Crêt* de monsieur Alexandre !...

Je ne veux point oublier non plus la réunion générale, à Lausanne, des médecins suisses, qui, tout en banquetant joyeusement, en se promenant sur les rives du Léman, se sont occupés avec beaucoup de courtoisie de nos misères corporelles, au point de vue médical. « Hélas ! nous disait quelqu'un, s'il n'est pas res-

sorti de ce congrès quelque progrès marquant pour la science, il n'en aura pas moins le mérite d'avoir laissé aux pauvres malades quelques jours de répit. »

Le mot est un peu méchant et nous ne saurions l'approuver.

Enfin, je pourrais vous parler encore des travaux persévérants de la Société de tempérance, chose excellente dans son but, je le reconnais, mais à laquelle tant de personnes me paraissent si peu disposées, — surtout à cette époque de fêtes et de bons repas, — que je m'abstiens, craignant de prêcher dans le désert.

Somme toute, et témoin le petit exposé qui précède, l'année 1888 nous quitte en nous laissant d'assez agréables souvenirs. L. M.

Comment on fête Noël.

N'avez-vous pas été plus d'une fois frappé de la manière dont on célèbre maintenant cette solennité religieuse ?... Si cela continue, Noël ne sera bientôt plus qu'une grande fête gastronomique. Voyez les vitrines des marchands de comestibles, huit jours avant le 25 décembre ; tout y est absolument exposé en vue de la bonne chère.

Dans les conversations d'amis, dans l'intérieur des familles, on n'y parle que de dindes truffées, de canards aux petits oignons, d'oies dodues, et que sais-je encore.

Et c'est un peu partout comme cela. En Angleterre, Noël est une vraie fête nationale. Ce jour-là, les églises sont pleines de gens qui, pour la plupart, ne songent qu'à festoyer. Ceux qui n'ont pas de famille sont invités par leurs amis à prendre place au foyer. Dîner seul est le fait d'un paria ou d'un misanthrope. La perspective d'être seul à table le jour de Noël, fait passer un frisson dans le dos d'un Anglais.

Les monts-de-piété particuliers de Londres font des affaires d'or. Les pauvres diables y mettent jusqu'à leur chemise plutôt que de se passer de festoyer ce jour-là.

Le houx aux baies rouges et le gui aux baies blanches, deviennent fort à la mode pour les fêtes de Noël. Nos derniers marchés de Lausanne en étaient encombrés. Mais nous n'en sommes pas encore arrivés à orner nos intérieurs comme le font les Anglais. Rien n'est plus décoratif, en effet, que ces jolies plantes disposées autour des glaces, des lustres, des cadres de tableaux. Cela donne un air de gaité et de fête au plus modeste logis. Les demoiselles anglaises sont des artistes en ce genre de décoration. Si elles s'habillaient avec le goût dont elles font preuve dans l'arrangement de ces feuillages, elles trouveraient plus facilement des maris.

Elles ont soin de faire toujours un bouquet avec les plus belles branches de gui, garnies de leurs grains blancs, et le suspendent au milieu de la salle. Sous ce bouquet, chaque danseur a le droit d'embrasser sa danseuse et celle-ci son danseur; c'est admis par l'usage.

En Allemagne, on se fait beaucoup de cadeaux; on y fait de Noël une sorte de jour de l'An. Je ne vois dans cette façon de comprendre la fête que la part qui en revient aux enfants. Ils ont leur large part ce jour-là, ces coquins d'enfants! Les pommes, les oranges, les noix sont livrées par tonneaux dans les pensions.

Ces fruits sont disposés de façon à former un cadre dans lequel on pique une douzaine de bougeoirs munis d'autant de petites bougies. Au milieu on place les cadeaux des parents. Avec trente élèves par étude, cela fait trois cent soixante bougies. Réveillés à six heures, au son de la cloche, les yeux encore lourds de sommeil, ils descendent du dortoir pour être éblouis par ces multiples luminons. Il est impossible de rêver une plus jolie surprise pour les enfants que cette brusque transition entre la nuit et le feu radieux de toutes ces lumières.

Huit jours avant Noël, les élèves passent leurs récréations à orner la chambrée d'étude avec des papiers multicolores tressés en chaînes, découpés en étoiles, etc. Chaque groupe de trente élèves veut faire mieux que la chambrée voisine; et le directeur de la pension accorde une récompense aux élèves qui ont montré le plus de goût. Aussi on y met de l'esprit de corps, et le secret le plus absolu est observé par les maîtres et les élèves de chaque section.

Dans le pays d'il signor Crispi, la fête est surtout dans les églises. La

veille, on fait une consommation farineuse d'anguilles marines et de salade de choux - fleurs. Puis, le grand jour, on se régale de pâtes d'Italie sous toutes les formes et sous tous les noms, agrémentées d'anchois, d'huile, de câpres; macaroni sur macaroni accommodé de pommes d'or, autrement dit tomates, et de parmesan. Il n'y a pas moyen de les sortir de là. Ah! si, cependant: Le jour de Noël, les Italiens ont un plat que je vous recommande si, par hasard, il n'est parvenu jusqu'à vous. C'est le *stroffolo*, grande couronne de pâte composée de miel, de fleur d'oranger, d'œufs, de farine, le tout frit par petites croquettes dans du saindoux.

Les noces de Marie-Jeanne.

par FRANCIS TESSON.

Le père Cibon, de Romilly en Beauce, mariait sa fille Marie-Jeanne, une belle et robuste Beauceronne, haute en couleur, avenante et travailleuse et dont les qualités se trouvaient rehaussées par une dot rondelette, fruit des économies paternelles. Car le père Cibon, charron de son métier, avait su, tout en charronnant, amasser un fort joli pécule.

L'heureux époux de Marie-Jeanne était le fils de l'adjoint au maire. Je laisse à penser si le charron était fier de cette alliance avec l'une des autorités du pays! L'empereur de la Chine ne serait pas venu au talon de ses sabots. Aussi n'avait-il lésiné sur rien dans l'achat du trousseau: les vieux écus qu'il tenait captifs depuis vingt ans dansèrent ce jour-là une sarabande joyeuse et prirent leur volée comme une troupe d'écoliers en vacances.

La robe de la mariée était de blanche moire garnie de dentelles; la couronne, de fines fleurs d'oranger parfumées; les souliers, de satin blanc avec des lacets en fil d'or; le reste à l'avenant. Il y avait surtout une crinoline d'une envergure inouïe, chef-d'œuvre d'une mercière de Chartres.

Une crinoline?... On était alors à l'apogée de cette mode bizarre, dont les *tournures* d'aujourd'hui ne donnent qu'une vague idée. Avec la crinoline d'il y a vingt-cinq ans, les femmes, aussi larges que hautes, ressemblaient assez à d'énormes potirons, ou plutôt à de grosses cages à poulets recouvertes d'étoffes, ou à des moitiés de ballons surmontés d'une tête. Ce qui nous semblerait grotesque aujourd'hui passait alors pour le superlatif de l'élégance.

Donc le bruit s'était répandu dans Romilly que Marie-Jeanne allait porter une crinoline le jour de ses noces; comme c'était la première jupe-cage de ce genre qu'on eût vue dans le pays, qu'on juge de l'émoi. On se chuchotait à l'oreille la description de ce merveilleux engin de toilette que quelques bonnes amies avaient pu entrevoir. Six ressorts d'acier en formaient la charpente. Ces cerces soutenaient une carapace de crin qui

faisait bouffer les jupons d'une façon extravagante. C'était mirifique. Jamais, non jamais, les demoiselles de la ville n'en avaient porté de pareille!

Cependant le jour du mariage était arrivé.

Le bedeau de Romilly, lesté au préalable d'une bouteille de vin cacheté, reçut ordre de carillonner à toute volée, une demi-heure avant la cérémonie. Le charron faisait grandement les choses, cherchant surtout à humilier ses envieux et ses rivaux. Il n'avait invité à la noce que les gens cossus; quant aux pauvres hères, on les avait laissés de côté: ils seraient mal à l'aise, disait Cibon, en se trouvant en contact avec des gens de condition supérieure.

Au nombre de ceux que leur pauvreté avait fait exclure, on citait maître Pierre, le voisin du charron. C'était le plus honnête homme du monde, facétieux et jovial, ayant sans cesse le mot pour rire, et prenant, en vrai philosophe, la vie par son côté plaisant. Amis d'enfance, Cibon et lui avaient gardé les vaches ensemble, barboté à la même mare, usé le même nombre de culottes sur le même banc de l'école communale. Malheureusement, Pierre, n'ayant pas su faire fortune comme son camarade, restait manouvrier et pauvre comme devant.

Devenu riche, Cibon cessa de fréquenter Pierre. Depuis qu'il avait fiancé sa fille au fils de l'adjoint, il affectait même d'éviter la rencontre de son ancien ami. Et quand, par hasard, les deux camarades d'école se trouvaient face à face dans la rue, le charron prenait son mouchoir à carreaux rouges et se mouchait à deux mains et à grand bruit, pour n'avoir point à rendre le salut au manouvrier.

Aussi Pierre avait-il juré de se venger de l'orgueilleux parvenu, si l'occasion s'en présentait jamais.

Le matin des noces de Marie-Jeanne, maître Pierre, qui rôdait devant la maison du charron, profita d'un moment où tout le monde était occupé pour se glisser en tapinois dans l'intérieur. Il en ressortit au bout de quelques minutes avec les mêmes précautions. Le manouvrier cachait un couteau pointu sous sa blouse de cotonnade bleue.

Pourquoi ce couteau? Pourquoi ce mystère?...

Pour voir la mariée, tout Romilly était aux portes; les hommes avec un sourire narquois, les femmes avec une langue bien affilée et les yeux grandement ouverts, afin de mieux juger et critiquer la toilette de Marie-Jeanne. Chacun attendait impatiemment le premier son de la cloche dont le carillon devait donner le signal de la fête.

Enfin les plus proches de l'église poussèrent une exclamation qui passa de bouche en bouche, comme un écho, jusqu'à l'extrémité du village:

— Attention! le bedeau se pend à la cloche; la cloche est en branle!

La cloche s'ébranlait en effet; mais, hélas! au lieu des joyeux dig ding dong, dig, ding dong, ce fut un son lugubre